

7. VIE ET MORT DES RESSONTOIS

Pour essayer de faire revivre les Ressontois du début du siècle, ce n'est pas par hasard que sont évoqués en premier : leur métier, leurs occupations.

Pour la plupart d'entre-eux le travail, c'est à la lettre, leur gagne-pain.

Quand il y a à table de nombreux enfants et parfois des parents âgés à charge, le pain est noir. Le pain blanc est considéré comme une friandise. Il arrive qu'un enfant regarde avec envie la tartine légère et blonde qui n'est pas la sienne...

Le jour où l'on cuit le pain, à la maison, les enfants ont souvent droit à une pomme entourée de pâte qu'on appelle un "pet". C'est une vraie joie !

Dans la maison, il y a alors une cheminée dans laquelle on ne brûle que du bois aussi bien pour se chauffer que pour cuire les repas.

C'est le plus souvent les femmes qui vont au bois ramasser les branches mortes. Elles en font de grands fagots dans lesquels elles passent deux bâtons plus longs et plus solides et elles rapportent leur charge sur le dos. Quand elles veulent se reposer il leur suffit de faire glisser le fagot. Les deux bâtons posent alors à terre et servent à s'adosser.

Peu à peu l'usage de la cuisinière de fonte noire apporte un allègement des tâches car elle permet de garder au chaud, sans surveillance, le café, la soupe ou simplement l'eau.

La marmite à trois pieds, la crémaillère, les pots de terre sont remplacés par les casseroles et le "pot-au-feu" de fer émaillé. Les assiettes de faïence blanche ont forme d'écuelles car on mange beaucoup de soupe et de panades ; une fois par semaine une fricassée de lapin au roux avec des pommes-de-terre et le dimanche le pot-au-feu avec tous les légumes du jardin. On ne mange du poulet que lors d'une grande fête.

La boisson c'est le cidre. Le pot passe directement du tonneau à la table. En fin de saison, si l'on en manque, on fait une sorte de piquette des pommes restantes et les

moins favorisés, ceux qui n'ont pas de pommiers fabriquent de la frênette avec des feuilles de frêne récoltées dans les bois ainsi que des baies de genièvre que l'on fait bouillir en ajoutant à la décoction un peu de chicorée pour la coloration et en dernier lieu du sucre candi et de la levure.

Pour "r'chiner" (goûter du milieu d'après-midi) les hommes tranchent dans le pain de six livres un "quignon" qu'ils mangent parfois avec un morceau de radis noir maintenu du pouce gauche sur le pain, le coupant au fur et à mesure avec leur couteau de poche, après l'avoir frotté dans le creux de main sur une pincée de sel ou, le plus souvent, ils tartinent de la graisse (saindoux fait à la maison avec la panne fondue du cochon).

Les enfants auraient bien mangé un peu plus.

A leur : "- J'ai encore faim...", il était répondu tout net :

"- Mange t'main ! tu gard'ras l'aut' pour demain !".

On vit pauvrement en économisant néanmoins le plus possible pour arriver à acheter une petite maison. Le sort le moins enviable est celui qui est réservé à la famille qui est logée ou en location. Les baux de l'époque sont établis strictement, le propriétaire a droit de visite et de critique. L'huissier est une menace pour le pauvre qui a si souvent des difficultés à payer son loyer. Si son employeur l'aide à acheter sa maison c'est, bien sûr, avec des remboursements répartis sur le gain, ce qui est normal mais aliène du même coup la liberté de trouver ailleurs un travail plus rémunérateur.

La condition de vie familiale, la plus dure à l'époque, semble être celle des manouvriers, des journaliers, particulièrement ceux qui ont une nombreuse famille.

Un ouvrier agricole qui gagne 40 sous par jour (2 francs) pour nourrir huit personnes à sa table, est obligé de faire beaucoup de jardin, d'élever des lapins et deux cochons par an.

Sa femme va faire du ménage dans une

maison bourgeoise 1 heure 1/2 environ chaque matin avant que les enfants ne partent à l'école. Le père de famille est depuis longtemps levé avant de prendre son travail à la ferme à 5 heures 30.

Voici le souvenir d'une scène à peine croyable :

"- Mon frère et moi étions tout gamins, il pouvait être 4 heures du matin, nous étions déjà au jardin avec le père qui faisait des trous pour planter des pommes-de-terre. L'un de nous deux tenait la lanterne pour éclairer l'autre qui mettait les plants en terre !".

Ce même père de famille va aux champs le soir après sa journée, car il fait deux ha. de blé et de seigle. Il prend sa sape et son crochet pour couper sa récolte jusque parfois deux heures du matin.

"- Miliard de Diu" s'écriait-il souvent,

"- J'n'ai jamais récolté d'jour c'que j'ai s'mé dans mes camps !".

Avec cette capacité de travail il a également celle de refaire ses forces par une courte sieste (parfois seulement dix minutes) après le repas de midi avant de repartir pour la Ferme.

"- J'vu faire "prangèle" sous ch'noyi d'la mère Meupin !", disait-il, en demandant qu'on le réveille un quart d'heure après. Effectivement, il dormait profondément sous l'arbre du voisinage, lorsque la saison le permettait.

On n'a jamais fini de travailler. Le dimanche, les hommes entreprennent une coupe de bois : ils abattent, débitent, transportent le bois car, même l'été il faut faire du feu pour cuire la soupe, les ragoûts, chauffer l'eau des lessives.

L'eau se tire au puits ou à la pompe qui dessert un quartier. On la transporte au seau et au broc. "Faire un voyage d'eau" est bien souvent réservé aux enfants, avant de partir à l'école.

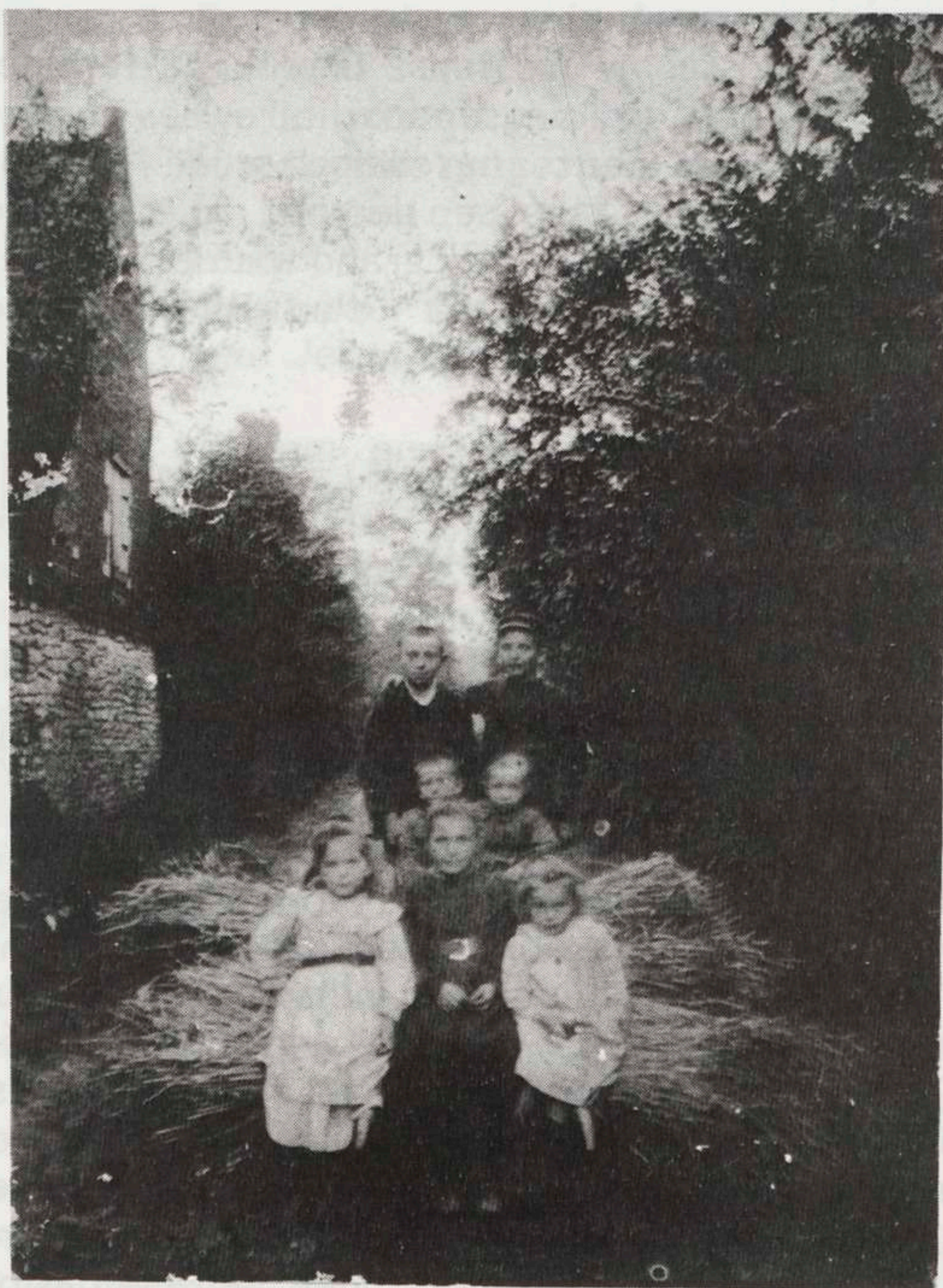
Il est frappant de constater ce qui leur est alors demandé. A 8 ans : brouetter le fumier, s'occuper des lapins, aller "à l'herbe" le jeudi, ramasser le crottin pour fumer le jardin, récolter les pommes pour faire le cidre. Les aînés des familles s'occupent

des plus jeunes frères et soeurs. Dans les petites fermes il en est de même, les parents ont tant à faire et quand il y a six enfants, il faut bien que se répartissent les tâches... Les enfants préparent la "provande" (provende), nourriture d'hiver des 8 vaches, c'est-à-dire qu'ils tournent la manivelle du hachoir à main pour râper les betteraves en les mélangeant ensuite à de la menue-paille.

Ils pompent l'eau pour alimenter, au seau le bac qui se trouve dans la cour. Aussi, la fatigue se fait-elle sentir dès le matin pour l'une des filles, Charlotte, qui a douze ans et est apprentie-couturière. Il lui arrive parfois de laisser tomber son aiguille. La patronne, Madame Chatelain, dit alors aux autres avec indulgence : "- laissez-là, elle a déjà fait sa journée..."

Que de témoignages recueillis, encore si vivants des émotions ressenties !.

C'est Georges Souply 11 ans 1/2 qui va travailler dès 6 heures du matin chez le directeur de la Féculerie où il aide la bonne, fait les petits travaux, cire les chaussures...



Enfants de Ricquebourg au retour du glanage- 1900 -

Mais quelle fierté ressent-il lorsqu'à l'âge de 15 ans on lui confie une attelée de quatre chevaux, à la Ferme. Si heureux qu'il court immédiatement chercher un fouet chez le burrelier !.

C'est Henri Ducarme, 10 ans, un jour qu'il "gardait les corbeaux" en plaine est rentré chez lui trop tôt, trompé par un gros nuage noir. Son père est seulement en train de déjeuner.

"- Te v'la déjà ?

-J'croyais qu'il allait faire nuit...

- r'tourn' garder ché corbeaux, et vite..."

C'est la joie du premier gain avec lequel l'apprentie s'offre le tablier crème à carreaux rouges dont elle se souviendra toute sa vie... C'est pour une autre le beau pourboire reçu lors de la livraison des robes de cortège et celle de mariée, dans une grande maison de Ressons en 1910 et avec lequel elle achète le vélo d'occasion de son rêve...

Dans ces conditions si dures de vie les sentiments de joie et même de gaieté, d'amour et de respect des parents, d'amitié et d'entraide entre voisins apparaissent d'autant plus remarquables.

Il y a aussi à Ressons une sage-femme, Mme Ancellin, précieuse auxiliaire des médecins, que l'on vient chercher lorsque le moment est venu. Elle se déplace avec l'aide d'un âne pour porter le grand panier d'osier à deux anses recouvert d'un linge blanc qui contient son matériel.

Quand elle arrive dans une maison, les voisines sont déjà là, aidantes et émues, disant aux petits enfants présents :

"- C'est la mère à t'ious !"

(c'est la mère aux bébés - sous-entendu : qui amène un petit frère ou une petite soeur dans son grand panier...)

Tous les accouchements se font à domicile. C'est alors que l'aide d'une aïeule ou d'une voisine est absolument indispensable pour tenir la maison, s'occuper de l'accouchée et du nouveau-né ainsi que des autres enfants. L'un de ces derniers se rappelle encore, son père étant ouvrier agricole à la Ferme, que Mademoiselle Anna Orens venait faire la cuisine pour la maisonnée à l'occasion de chaque naissance.

Mais il y a parfois de grandes misères. La fièvre emporte la mère tandis que la mortalité du nouveau-né est encore fréquente.

Quand arrive un décès, l'ensevelissement du corps, les veilles de plusieurs nuits se font avec l'aide et la présence des voisins. De même, lorsqu'un travail presse : fenaïson menacée par le temps, jour où l'on tue le cochon, on se met à plusieurs pour en finir plus vite.

Les soirs de beau temps, après l'ouvrage, les rues s'animent d'une autre façon. On s'assied sur le banc, devant sa maison. Les voisins viennent avec leur chaise. Il arrive que la mère de famille sorte son cotret de petits pois ou de haricots qui se trouvent ainsi épluchés, en bavardant, tandis que la jeunesse se raconte des petits riens et rit beaucoup. Il fait si bon que cela dure parfois jusqu'à 11 heures du soir et plus...

Rues vivantes de la vie des gens...

Rues où le tambour du garde-champêtre annonce les avis publics.

Rues sans danger où les enfants peuvent courir et jouer...

C'est vers 1908 qu'on a vu passer la première automobile à la vitesse de 12 Kms à l'heure ; une De Dion Bouton découverte. Le chauffeur portait un manteau à longs poils et la femme un chapeau recouvert d'une voilette. Tout le monde était aux portes pour voir...

Mais, la porte fermée, c'est là, dans la maison que se vit ce qui est encore dans quelques mémoires : la vie personnelle et unique d'une famille.

C'est tout ce qui se trouve à présent derrière un regard, à l'intérieur des silences et autour de petits faits qui surgissent des confidences...

- le rond de lumière que fait la lampe à pétrole, éclairant les visages d'autrefois...
- l'odeur chaleureuse des crêpes de la Chandeleur ou du "pain perdu" (dit aussi "pain crotté"), grosses tartines trempées dans le lait, puis dans l'oeuf battu et dorées à la poêle...
- des bribes de chansons qui viennent de loin dans le temps et dont il semble encore entendre les voix qui les chantaient...



"Les d'moiselles
de Bruxelles
sont - fort - belles"

ou : "C'était trois jeunes soldats
S'en revenant de guer-re..."

De naïfs airs destinés à faire sauter sur
les genoux et à faire rire "ch'tiot fiu" :

"A cheval sur mon bidet
Quand il passe il fait des pets
Quand il "rapasse" il les ramasse
Prout ! prout ! prout !"

ou : "A cheval Bayard !
A pied Bourguignons !
Nous irons en guerre
Tous les autres y vont !
Au pas ! - Au trot !
Au galop ! galop ! galop !

Revivent les "totes mainottes", les "totes
quenottes" sur l'air de :

"Ainsi font, font, font les petites
marionnettes
Ainsi font, font, font trois petits
tours
et puis s'en vont"

ou : "Je te tiens, tu me tiens par la
barbichette
Le premier de nous deux qui rira
Aura une tapette"

Et se dodelinent les bercelettes d'antan...

"Fais dodo Colas mon p'tit frère
Fais dodo t'auras du lolo".

Et se mime, avec l'aïeule :

"Le petit Jésus s'en va-t'à l'école
En portant sa croix dessus son épaule
Quand il savait sa leçon
On lui donnait des bonbons
Une pomme rouge, pour mettre à sa bouche
Un bouquet de fleurs, pour mettre sur son
coeur
C'est pour toi, c'est pour moi
Que Jésus est mort en croix".

Et l'histoire effarante qu'on racontait aux
enfants, en leur défendant d'aller traîner
vers les fonds marécageux du Bois Planté... :
"Un homme, il devait être vétérinaire à
Rezzons, un soir, on l'appelle dans une ferme
éloignée, il part en cabriolet à cheval, il
y a de la neige, c'est l'hiver. Le cultivateur
lui donne une boisson chaude avant qu'il
ne prenne le chemin du retour. Mais il n'est
jamais rentré..."

- Et son cheval, maman ?
- On n'a jamais retrouvé ni le cheval, ni
la voiture, tout a disparu dans un endroit
qu'on appelle le "Puisard Bleu".
- Mais comment ?
- Tout s'est enfoncé, c'est comme une rivière
souterraine, un puits insondable...
- Ooooh ! ..."

Et les enfants frémissaient de peur. Certes, ils n'iraient pas par là.

Et le temps de Noël... ce temps d'impatience et de joie attendue...

Chaque enfant met ses galoches devant la cheminée. Le Père Noël y dépose un petit Jésus de sucre et une orange à l'odeur inoubliable. L'après-midi entre voisins on joue aux cartes à un sou la partie, avec la petite "pelote" on achète un morceau chez le boucher ou une poule que l'on mange ensemble pour le Jour de l'An.

Ce matin là, il est coutume de "souhaiter la bonne année". Il n'aurait pas fallu oublier quelqu'un !. Tout se passe dans un certain ordre de préséance. Parents et voisins vont l'un chez l'autre, parfois assez loin, lorsque les parents âgés habitent un autre bourg. Aller à Vandelicourt à pied, pour la circonstance est chose normale.

"- Notre père marchait si vite, faisait de si grands pas, que nous, les petits, nous avions du mal à le suivre... Alors, nous le tenions par le bas de sa veste... car il faisait encore nuit quand nous partions et nous avions peur de le perdre..."

"On disait encore souvent "vous" à ses parents. On les aimait, bien qu'ils n'aient pas beaucoup le temps de s'occuper de nous..."

Si longtemps après, on se souvient des mille soins reçus par ses père et mère : la brique chauffée au foyer et que la main maternelle glisse entre les draps glacés, sous l'édredon gonflé de plumes légères, *"- anichez-vous bien..."*

La cuillerée d'huile de foie de morue que le père distribue chaque matin, malgré les grimaces : *"- cela vous fortifie..."* (de même que la soupe "fait devenir grand"). La cuillère réservée à cet usage sentait si fort qu'on la laissait suspendue dehors, près de la porte de derrière..."

La lampe Pigeon qui maintient une petite lumière de réconfort quand la peur ou la fièvre trouble le sommeil...

Les remèdes ne manquent pas, mais ils ne sont pas toujours efficaces. Contre la toux, on confectionne à la maison un "sirop de limaces" qui n'est autre que la bave produite par les limaces rouges saupoudrées de sucre cristallisé. Ce n'était paraît-il, pas aussi

mauvais qu'on se l'imagine...

Ou du sirop de radis noir ou de navet, résultat de la macération de ces racines avec du sucre candi.

Quant à la toux... Elle finit par passer. Car on emploie des moyens plus radicaux : cataplasmes de farine de lin, bien chauds, saupoudrés de farine de moutarde et qui, sous les épaisseurs de couvertures, mettent la poitrine en feu. Les ventouses appliquées par le vide, tirent la peau du dos comme autant de pincements. Quelquefois, on les scarifie et le sang qui s'écoule décongestionne les poumons. A cette époque, il y a une importante mortalité par phtisie, le croup est encore une maladie sournoise et menaçante, ce qui fait redouter la moindre gêne pulmonaire, la moindre toux.

Les tisanes ont une grande place dans la pharmacopée familiale. On récolte, en temps venu, les fleurs de tilleul, de camomille, les feuilles de menthe, les feuilles de ronces dont l'infusion guérit l'angine, ainsi que celle de thym, quand on est "enchiferné". La bourrache soigne les enflures, la bourdaine est censée faire sortir les boutons de la rougeole.

"- On devenait rouge comme écrevisse, c'était bon signe !"

L'infusion de feuilles de frêne soigne le sang. Quand un bouton prend mauvaise apparence et risque de "s'apotumer" on va chercher à la pharmacie des copeaux de cassia-mera que l'on fait bouillir dans l'eau. Un petit verre à jeun de cette décoction épure le sang.

"- C'était amer comme chicotin !". S'il est besoin on "pose" des sangsues pêchées dans le Matz, qui effectuent une saignée mesurée à leur nombre.

A chaque saison, généralement, on se purge. On ne s'alimente pas pendant une journée, ne buvant que de l'eau contenant du sel de magnésie.

Pour donner de l'appétit, on fabrique à la maison une sorte d'apéritif en faisant macérer dans du vin rouge de l'écorce d'orange, de la gentiane, du bois de cola, de la sauge. Au printemps, avant le repas de midi, on en donne un petit verre aux enfants palots.

Contre les maux de tête, il y a les compresses d'eau sédative. Le mal de dents est fréquent, faute de soins préventifs et d'entretien. Pour trouver un dentiste il faut aller à Compiègne, ce qui est un déplacement impossible pour la plupart des Ressontois. Aussi, bien souvent, on attend que "ça passe" - "c'est l'mal d'amour !", vous disait-on en guise de consolation. On prend bien garde de maintenir un grand mouchoir noué sur la tête pour éviter d'avoir froid sur l'enflure. Mais que de souffrances endurées pour, finalement, perdre ses dents assez précocement.

Ainsi, on arrive dans la plupart des cas, par ses propres moyens, et sur place, à aider ou à vaincre la nature. Les gens vivent tellement à son contact, comme dans toutes les campagnes ! C'est elle qui dirige la vie puisque le travail en dépend uniquement.

Les saisons se succèdent avec l'ordre établi des rites, des fêtes et des croyances.

Dès les premiers jours de printemps, quand les "carcaillous" rendent les sous-bois pareils à des tapis d'un jaune éclatant, les groupes de jeunes et d'enfants vont un dimanche après-midi, cueillir ces premières fleurs en bouquets serrés.

Un peu plus tard, il en est de même du muguet, si parfumé, que l'on prend plaisir à découvrir, dans les coins les plus secrets des bois proches ou d'alentour : bois de Ricquebourg et jusqu'à Gury. Il arrive que l'on croise des familles de Ressons, dans les grandes allées. Quel plaisir alors, de se retrouver en s'interpellant et en riant, sous les voûtes des branches encore légères de feuilles naissantes. Le "coucou" chante et si c'est la première fois qu'on l'entend de la saison, vite, un voeu traverse le coeur d'un désir un peu fou... mais ce n'est qu'une coutume...

Ceux qui connaissent les endroits ramènent des morilles et des morillons. Et l'on s'en revient joyeux !.

Le temps de Pâques c'est vraiment le renouveau avec la fin de l'hiver et des froids, le retour du soleil, du jardinage, des semis, des couvées. On se prépare à cette fête de toutes les manières, Mr le Doyen confesse beaucoup car, généralement, chaque pratiquant fait "ses Pâques". Les mères de famille

préparent les habits, souvent on étrenne du neuf : souliers, chapeau ou robe légère.

Dans quelques familles on fait gober un oeuf aux enfants, le matin de Pâques, pour éviter les fièvres dans l'année. Mais il faut une condition : que l'oeuf soit pondu du Vendredi-Saint, ce qui nécessite parfois le concours d'une basse-cour voisine.

Autres croyances : planter des haricots le jour du Vendredi-Saint : c'est assurer une bonne germination. Par contre, ce jour-là il n'est pas question de laver le linge sous peine de se porter malheur.

Le dimanche des Rameaux, s'il fait du vent, il ventera de même pendant toute l'année.

La lune dirige les semis et les plantations. Les vieilles Ressontoises n'auraient pas semé hors de la période Pleine-lune-Nouvelle-lune (c'est-à-dire entre le 20 et le 5 d'un nouveau mois).

Le père Trouvez possédait un remède de longévité : il buvait chaque matin, en se levant, un verre d'eau qui avait passé la nuit sur le rebord de sa fenêtre, afin de recevoir les radiations de la lune. "- Il est mort dans ses quatre-vingt et quelques années..."

La lune est aussi pour quelque chose dans les coliques de vers qui font si souvent pleurer "ché t'ious". On ne s'en étonne pas, en regardant le calendrier, mais on donne tout de même à l'enfant, du vermifuge.

Avant de consacrer un petit chapitre aux fêtes et coutumes ressontoises, comment ne pas évoquer les cérémonies familiales qui animent si bien la vie de la commune...

La cloche y convie, d'ailleurs, en carillonnant joyeusement les baptêmes, les noces, les premières communions tandis que, dès la "surveillance" (l'avant-veille) d'un enterrement, elle sonne le glas, annonçant distinctement par 1, 2, ou 3 coups d'envoi, si c'est un enfant, une femme ou un homme qui vient de mourir. La situation sociale du défunt est visible à la "classe" de son enterrement : messe chantée ou non, ornements et drap noir plus ou moins enrichi de galons.

Le cérémonial est simple ou long mais le cortège va toujours au cimetière, au pas

du cheval et du corbillard dont les roues craquent, derrière Mr le Doyen en chasuble et les enfants de chœur dont l'un tient l'encensoir. Les chants en latin accompagnent la marche mais le chemin est long, un murmure de voix finit par les remplacer, ils ne reprennent que lorsque la porte du cimetière est en vue.

En 1908 a lieu le premier "enfouissement civil" - "la population en face de ce triste spectacle a gardé une attitude attristée, mais a témoigné sa réprobation de façon évidente" écrit l'Abbé Chrétien.

L'année suivante ce geste d'indépendance et de scandale se renouvelle.

Il est alors extrêmement rare de mourir hors des limites de la commune. On se met au lit, on est soigné et on guérit ou on y meurt.

C'est en la maison du défunt que le menuisier vient "prendre la mesure", que se fait la mise en bière au milieu des proches et des voisins, que le cortège funèbre vient chercher le cercueil pour le mener à l'église.

Lorsqu'il s'agit de l'enterrement d'un enfant scolarisé toute la classe arrive en rang accompagné de l'instituteur ou l'institutrice. Les enfants en gardent un souvenir inoubliable, ainsi "à la fin du siècle dernier lors de l'enterrement d'une petite Thérèse de 7 ans la mère de l'enfant avait commandé 20 à 25 bérets blancs afin d'en coiffer les camarades de sa fille qui ont ainsi suivi la cérémonie et le cortège".

Le baptême marque non seulement l'entrée d'un nouveau-né dans la communauté paroissiale et humaine mais est également la première fête autour de lui. Ses parrain et marraine sont bien souvent choisis parmi les grands-parents, les frères et soeurs, à moins qu'une personne importante de l'entourage n'accepte le parrainage, ce qui est considéré une grande faveur.

Le choix du prénom est généralement lié à celui de ses proches.

A la sortie de l'église, devant quelques enfants attentifs, on ne manque pas de lancer une poignée de dragées et quelques menues pièces vivement ramassées.

Le repas de famille marque l'évènement,

le plus souvent à la maison mais parfois aussi à la salle Jumel, rue des Plantes. Par contre, les Communions solennelles donnent lieu à une fête à la fois familiale et communautaire qui met fin à l'enfance proprement dite de tout un groupe de jeunes. Elle conclue l'instruction religieuse et parfois aussi la scolarité. Après "ch'communion" l'enfant entre dans la vie active ou en apprentissage.

Plusieurs jours auparavant, pendant que les communians sont pris par la répétition et la retraite, les mères de famille s'activent à plumer les volailles, faire le ménage, confectionner les tartes et les biscuits.

Les toilettes blanches s'empruntent mais il faut faire un essayage et les donner à empeser. Les blanchisseuses passent du temps sur les tuyautages et les voiles. Parfois une modification est nécessaire.

En souriant, on se rappelle que : "pour dissimuler une poitrine naissante jugée un peu trop apparente sous la légère mousseline, une voisine astucieuse n'avait rien trouvé de mieux que de servir de la dentelle d'un abat-jour, blanchie et empesée, qu'elle avait fixé en volant improvisé d'un dessous de bras à l'autre et qu'ainsi la pudeur avait été sauvée..."

Les communions ont en ce temps-là, une solennité extérieure qu'il est difficile d'imaginer à qui ne les a pas vécues.

L'église a son Peuple et son ambiance des grands jours. L'envolée de la cloche, l'entrée spectaculaire des communians en l'église, brassards à franges sur le costume foncé, pour les garçons, pour les filles toilettes blanches plus ou moins ouvragées, voiles légers que le courant d'air des abords de l'église fait ondoyer. Ils entrent en double rang au chant traditionnel de :

*"Je suis chrétien, voilà ma gloire
Mon espérance et mon soutien ! ..."*

L'émotion saisit l'assemblée aux temps forts de la cérémonie. Le sermon fait par Mr le Doyen du haut de la chaire et qui s'adresse particulièrement aux enfants, la récitation des Actes, en commun, annoncée par une petite voix se détachant du groupe :

Procession religieuse traversant la Place.



*"Acte de Foi...
Acte d'Amour... etc."*

La communion proprement dite, dans la solennité et les chants :

*"Le Ciel a visité la Terre
Mon bien-aimé repose en moi..."*

"C'était inoubliable. Quelque marraine ou voisine émue ne manquait pas de dire "- C'est le plus beau jour de la vie... !"

Le pain bénit est offert par un notable ou un commerçant. La corbeille est présentée d'abord aux communicants qui, à jeun depuis minuit, l'énervement aidant, risquent de défaillir.

La sortie met sur la Place de Ressons une animation et une gaieté de couleurs et de mouvement extraordinaires. Les taches blanches et l'envolée des mousselines se dispersent peu à peu, vers les rues et les ruelles. Les magasins et les cafés ont l'affluence des jours de fête.

Le repas familial est gai et long. La communicante qui a quitté ses atours, s'agite en jupon, avec le cousinage et le voisinage.

La cloche des vêpres rappelle à la réalité. Il faut remettre vivement la robe, le bonnet et les épingles et courir vers l'église où la cérémonie la plus importante et la plus chargée d'émotion, attend participants et

témoins. Tenant un cierge, la main sur l'Evangile, chaque communicant renouvelle les vœux de son baptême. Les petites voix prononcent deux à deux :

*"Oui, je renonce à Satan, à ses Pompes et à ses Oeuvres
et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours."*

Le lendemain, une messe d'action de grâce ramène les enfants à l'église et, l'après-midi, une promenade vers les bois de Séchelles ou de Gury, autour de Mr le Doyen et de quelques dames, conclue définitivement la fête.

Vraiment, les Premières Communions marquent la vie d'une famille.

Bien plus tard, devenus adultes, il arrive qu'on se situe ainsi, dans le temps : "- Te rappelles-tu nous avons fait not'première communion ensemble ?"

Les hommes eux, se repèrent plus facilement sur leur Conseil de révision "- On est d'la classe !" disent-ils. L'évènement marque leur vie : même âge, même jeunesse. Ils ont passé ensemble cet examen qui les déclare : "Bon pour le Service". Devant la Mairie ils ont marchandé aux colporteurs les décorations de pacotille et défilé bruyamment dans le pays, bras-dessus bras-dessous derrière un clairon et un tambour aussi peu martiaux qu'eux-mêmes.

C'est après, qu'ils partent pour le service militaire. Loin de Ressons, pendant plusieurs années, ils découvrent, au contact d'autres Français, ce dont ils n'auraient jamais eu l'occasion de faire l'expérience. Ordonnance d'officier supérieur, l'un de ces jeunes Ressontois avait, vers les années 1890, non seulement vu du pays mais vécu dans un milieu social et familial si différent du sien qu'il en était revenu avec les marques d'une autre éducation.

Mais, lorsqu'ils rentrent chez eux, les jeunes gens retrouvent les filles de Ressons et des environs. Les fêtes, les bals, les noces sont des occasions de faire ou refaire connaissance. Quand il a fixé son choix, le garçon invite à danser la même demoiselle, la reconduit à sa place dans la salle de bal, lui offre le rafraîchissement, la raccompagne jusqu'à sa porte avec son assentiment et celui de sa mère. On dit alors qu'ils se fréquentent, qu'ils "cordent" et ils sont reçus dans leurs familles réciproques. (Ils sont accordés).

Après un temps plus ou moins long, le mariage est décidé. Ah ! ces célébrations d'autrefois, si simples et si chaleureuses ! Il n'y a, le plus souvent, pas beaucoup d'argent de part et d'autre. L'avenir, c'est le travail et l'espérance.

Les familles préparent la fête, aux moindres frais. Plusieurs jours auparavant on cuit, on plume, on charcute. Parfois, on tue un mouton élevé pour la circonstance. Les fruits, les oeufs, les légumes, le cidre sont de la production. Seules quelques bouteilles de vin sont achetées pour corser le menu. On tend des draps autour des murs d'un bâtiment ou d'une grange que l'on décore de feuillages et de guirlandes. La table est mise avec plus ou moins de rallonges, s'agrémentant de ses faïences, de ses verrières et de ses serviettes pliées en accordéon. Quelques voisines, retenues pour la circonstance, s'activent à la cuisine et au service.

Deux ou trois musiciens avec leurs clarinettes et pistons prennent la tête du cortège pour le conduire à la Mairie, puis à l'Eglise. La mariée est toujours belle dans le blanc de sa robe, cousue à Ressons. Le marié arbore la fleur d'oranger à la boutonnière. Les chapeaux fleurissent au-dessus des cheveux roulés en chignon et soigneusement maintenus en place par un peu d'eau sucrée ou de pommade à la violette.

Sage et digne chacun descend dans la pénombre de l'église où se célèbre avec plus ou moins de faste, le sacrement de mariage.

A la sortie, la vie s'arrête quelques instants, sur la Place, le temps aux curieux et aux passants de regarder et de crier : "Vive la mariée !".

Les pétards claquent au passage du cortège et leur nombre est en rapport avec l'honneur de la mariée, la popularité du groupe qui va maintenant se faire photographier.

Autour des mariés se disposent les parents, les jeunes enfants devant, et derrière, montés sur des bancs, les couples de la famille et des amis. Le photographe (Mr Josset vers 1900) derrière son appareil, la tête recouverte de l'étoffe noire, centre, arrange, fait bouger par un geste du bras, telle partie du groupe. Enfin, clac ! la postérité aura l'image, un peu figée, de ce mariage ressontois qui, aussitôt, reprend vie et commence, après tous ces cérémonials, à se détendre, à rire et à s'amuser.

Après quelques verres bus à la santé des mariés et quelque remue-ménage aux alentours de la maison, les gens de la noce prennent place à table et pour un moment.

Tout le début du repas est animé mais consacré surtout à faire "honneur à la cuisinière" comme on dit. Après les plats chauds, commence à se détendre l'atmosphère. Les enfants donnent l'exemple en circulant autour de la table, jouant et se taquinant.

A ce moment quelqu'un lance : "une chanson ! une chanson !". C'est d'ailleurs sans surprise puisque les jeunes invités ont préparé leur répertoire, bien avant la noce.

Ainsi vers 1906, la chansonnette qui revient à la mémoire d'Yvonne n'avait-elle pas été commandée chez un éditeur de Paris, pour la circonstance ? Après les bravos d'encouragement la jeune fille se lève et annonce : "La correspondance".

*"C'était le jour de l'Ascension
Au beau déclin de la journée
J'entrai au bureau d'la station
Du boulevard j'étais montée
Le conducteur réclame son argent
Naturellement chacun paye
Lorsque je m'aperçois que je n'avais
Pas pris de porte-monnaie.
Un jeune homme d'un air galant*

*S'offre à me faire cette petite avance
Merci, lui dis-je en souriant
Veuillez également demander la cor-
respondance.*

Après quatre couplets racontant une histoire simplette, un dernier couplet est réservé à répondre aux "bravos" et aux "bis". Il conclue - Et pour un mariage, il est de circonstance :

*"Le mariage fut heureux
Un peu plus tard une fillette blonde
Toute rose avec de grands yeux bleus
Arrive gentiment au monde
C'est le portrait de son papa
Oui, cela je puis vous en répondre
Aussi, m'a-t-il dit ce jour-là
Voilà ce qu'on gagne à correspondre."*

Suivent des chansons d'autrefois comme "La chanson des blés d'or". Des petits couplets destinés à faire rire, sur l'air du "Pendou" d'un chansonnier de Montmartre :

*"Quand je vois porter des lunettes
A des gens qu'en ont pas besoin
J'me suis dit faudra qu'j'en achète
Pour en faire porter à mon chien."*

ou *"En revenant d'la r'vue".*

Des chansons à boire, des chansons gauloises.

Tout à coup, le grand-père se lève, s'essuie les moustaches et déclare, en picard de Ressons :

"- à c't'heur, ché l'mien-ne !!!"

C'est le signe que la fête atteint une certaine cote. Les rires et la gaieté se taisent pour laisser le grand-père chanter les méfaits de vieillir :

*"Quan t'arriv' sur les minueu
Feut qu'ech pass' ech pout dans ch'leu
Quant'i feu qu'j'attenn'
Qu'cha goutt' et pi qu'cha ragoutt'
Vin Diu qu'cha m'dégoutt'!"*

Le moment est venu pour le garçon d'honneur désigné de disparaître sous la table pour chercher la jarretière de la mariée. Beau prétexte à des cris et à des rires !

Enfin, la petite parure de rubans est brandie et acclamée. On la met aux enchères, chacun y allant de sa pièce ou de son billet pour constituer une petite somme remise aux mariés, tandis que les faveurs, découpées en petits morceaux vont orner les corsages et les vestes pour le restant de la journée. Le lendemain, si elles ne sont pas ôtées, gare à l'amende !.

Mais les musiciens arrivent, c'est le signal du bal qui conclue la fête avec ses polkas, ses valse et ses quadrilles.

La coutume veut encore que les jeunes empêchent les mariés de disparaître, peu après. Cela donne lieu à des luttes, à des mouvements contraires, à des traquenards joyeux, mais, finalement - et peut-être grâce à quelque complicité - les héros du jour quittent le bal et c'est sur ces flons-flons lointains que nous laissons le passé s'évanouir...